

Éloge funèbre de M. l'abbé Hy

Docteur ès sciences naturelles
Professeur de botanique à l'Université catholique d'Angers

PRONONCÉ LE SAMEDI 16 NOVEMBRE 1918
AU PALAIS UNIVERSITAIRE

MONSEIGNEUR, (1)
MESSIEURS,

M. le Doyen (2) de la Faculté des Sciences m'avait demandé d'écrire un article sur notre collègue, M. l'abbé Hy. Il me semblait qu'un professeur de sciences était mieux qualifié qu'un professeur de littérature, comme moi, pour parler dignement d'un botaniste.

Il est vrai que, par ce temps de divisions et de subdivisions dans le domaine des sciences, il y a peut-être aussi loin de la chimie que des lettres à la botanique. Dans vos cornues vous opérez sur la matière inerte : vous composez et décomposez les métaux ; vous fabriquez les gaz qui font la guerre et hélas ! qui tuent quelquefois nos amis. Le botaniste, lui, observe la plante vivante : il étudie ses organes, sa physiologie, les phases diverses de sa germination, de sa croissance, de sa floraison et de sa fructification. Et quand il est doué d'imagination et de sensibilité comme notre collègue, il voit en poète et parle en poète des fleurs et des fruits. Il relève ainsi, peut-on dire, de la littérature descriptive.

(1) M^{gr} Rumeau, évêque d'Angers, chancelier,

(2) M. le chanoine Dionneau, doyen de la Faculté des Sciences.

La vocation de M. Hy pour la botanique se manifesta de bonne heure. Né à Mouliherne de l'instituteur communal, l'inventeur d'un calendrier perpétuel, il passa les années de son enfance à Bocé, sur les confins de la belle forêt de Chandelais, dont il aimait à parler jusque dans les dernières années de sa vie. Il en connaissait tous les arbres. Il lui arriva plus d'une fois d'y conduire d'Angers des confrères et des étudiants pour leur en faire admirer les beautés et, à l'automne, pour y cueillir les champignons les plus variés. Il n'oubliait pas d'y montrer le chêne Napoléon, planté à la naissance du Roi de Rome. Du reste, il garda pour le Baugeois un amour de préférence, peut-être aussi parce qu'il y trouvait plus qu'ailleurs matière à ses études botaniques, à cause des grandes forêts et des nombreux ruisseaux de cette région de l'Anjou.

Il avait hérité de son père une curiosité d'esprit peu ordinaire. Il s'intéressait à tout ce qui l'entourait. Je me souviens qu'il racontait avec complaisance ses visites d'enfant au château de Parpacé, dont le propriétaire, disait-il, avait transporté pierre par pierre, un antique manoir près de sa maison nouvelle.

Sa mère, très pieuse, cultiva les premiers germes naissants de sa vocation ecclésiastique. Comme beaucoup d'enfants prédestinés au sacerdoce, il avait, dès l'âge le plus tendre, le goût des cérémonies de l'église. Sa mère lui réserva une chambre de leur maison pour y célébrer et y chanter ses offices enfantins. Une châtelaine de l'Auberdrière, M^{me} de la Roussière, fournit l'étoffe, prise dans de vieilles robes de soie, pour façonner des chasubles et autres ornements à la taille du petit célébrant.

Le souvenir de sa mère, qu'il perdit à l'âge de douze ans, resta toujours pour lui entouré d'une auréole de sainteté. Il conserva jusqu'à sa mort le paroissien qui lui avait appartenu; et, deux jours avant de mourir, il le donna à sa belle-sœur en lui disant : « Gardez ce livre comme une relique. C'est le paroissien de ma mère, qui était une sainte, une vraie sainte. » Et des larmes très douces s'échappaient de ses yeux, comme s'il eût revu le visage de sa mère qui l'appelait près d'elle.

Le Curé de Bocé, M. Prignault, l'envoya à l'âge de 9 ans au

collège de Combrée. Il y resta six ans, dans un cours riche en bons élèves : c'est celui de Mgr Grellier, évêque de Laval. Combrée comptait alors dans une phalange de maîtres distingués un professeur de sciences, M. l'abbé Ravain, qui éveilla la vocation du jeune botaniste. Aussitôt que notre élève eut permission d'accompagner le maître dans ses excursions de botanique, on le vit la boîte sur le dos, l'œil aux aguets, pour découvrir la plante ou la mousse rares, parcourir avec ses compagnons d'étude les bois de la Verzée ou les taillis de la forêt d'Ombree, dont il connaissait à la fin presque tous les chênes et les clairières. Au retour de la promenade, nos botanistes rangeaient leurs plantes dans leurs herbiers : chacun avait le sien. Mais la plupart de ces herbiers sont morts à la sortie du collège, et quelquefois auparavant, délaissés par leurs propriétaires adonnés à d'autres études.

Celui de Félix Hy, toujours entretenu, se grossit d'année en année, et devint le meuble indispensable de son maître. Cher herbier ! que de courses il rappelle ! Que de travaux il a coûtés ! Mais que de joies pures il a procurées à l'adolescent qui l'a commencé, à l'homme mûr qui l'a continué pendant cinquante ans.

En 1882, M. Ravain était vice-doyen de notre Faculté des sciences. M. Hy, son ancien élève, initié par lui à l'étude des plantes et spécialement à celle des mousses, lui dédia l'espèce de Fontanèle qu'il avait trouvée dans les fossés des bords de la Loire. Dans son herbier, elle porte le nom de *Fontinalis Ravani*. C'est une jolie façon de témoigner sa reconnaissance à ses maîtres et de transmettre leur nom à la postérité.

Chaque plante séchée entre les feuilles de papier, rappelait au maître un coin de notre Anjou ; une rivière ou un étang ; un bois ou une lande. Personne n'a mieux apprécié les paysages de notre province, et surtout la variété et la richesse de ses plantes. Il avait exploré et il connaissait les herbes qui croissent et dans les bassins de nos fleuves : la Loire, la Maine et le Loir, et dans les vallées de nos rivières : la Mayenne, la Sarthe, l'Oudon et la Verzée, le Layon et l'Aubance. Les plantes cueillies dans les étangs de Chaloché lui avaient coûté des

rhumatismes, dont il ne se guérit jamais. Mais pour la botanique que n'aurait-il pas souffert !

Il savait quelles étaient les stations favorites de chaque plante : celle où elle croissait en colonie, et celles où elle vivait à l'état isolé. Il avait noté la saison, le mois, presque le jour où chacune sort de terre, où elle fleurit sur tel coteau ou dans tels bois de notre Anjou. Il avait remarqué dans le Nord-Ouest de notre département, sur les confins de la Bretagne, une petite vallée dont les pentes sont favorables, paraît-il, à certaines plantes de Provence.

Sur le rocher schisteux qui affleure dans la rue Donadieu, à Angers, il avait découvert une petite fougère, qu'il n'avait jamais vue ailleurs. Quelle ne fut pas sa peine, quand un jour il constata qu'elle avait disparu sous les coups de niveleurs de rues !

J'ai souvent rêvé de voir réunies en anthologie, les plus belles pages descriptives de notre Anjou. Notre Université en fournirait les plus riches et les plus nombreuses. M. René Bazin nous donnerait de la Loire, de ses horizons, de ses sables dorés, de ses inondations, la peinture la plus variée et la plus exacte. Notre grand fleuve blond a trouvé en lui son vrai poète. La Fontaine et Du Bellay, qui l'ont pourtant si bien chanté, ne me démentiraient pas.

Pierre Gourdon, un de nos anciens élèves, a célébré la poésie particulière des ruisseaux et des petits champs de notre Vendée Angevine.

M. l'abbé Hy fournirait à mon anthologie des pages charmantes, précieuses et poétiques à la fois, où l'observation la plus aiguë fait jaillir l'émotion et donne des couleurs au pinceau. On croit voir avec le botaniste les rivages de l'étang Saint-Nicolas, ce champ d'expérience préféré, si je puis dire, de ses excursions botaniques.

« La pittoresque vallée de l'étang Saint-Nicolas, située aux portes d'Angers, est l'objectif privilégié des moindres excursions d'hiver. Les roches qui la bordent, possèdent des expositions si variées, des pentes si inégalement abruptes, ici arides et brûlées par le soleil, plus loin creusées de trous « bourbeux ou arrosées par des filets d'eau vive, que l'hiver

« semble y prolonger son règne sur une rive, alors que l'autre
« est déjà toute parée des fleurs du printemps. »

Personne n'a vu avec plus de finesse et décrit avec plus de
charme les petits étangs que possède notre Anjou. M. l'abbé
Hy les connaît tous : il regrette ceux qui ont disparu sous le
travail de la culture. Il semble reprocher aux hommes de déranger
le bel ordre harmonieux voulu et réalisé par le Créateur.

« Quelle différence, dit-il, entre les étangs tortueux et profonds,
« creusés dans les schistes ardoisiers, qui s'échelonnent
« depuis la limite occidentale de notre province jusqu'aux
« portes d'Angers, à Saint-Nicolas, et ceux à bords plats et
« sablonneux, qui recouvrent les parties déclives des landes sur
« les formations tertiaires ! Quel contraste encore entre les
« mares à fond d'argile boueuse du pays des Mauges et celles
« creusées dans la tourbe calcaire des environs de Saumur et
« de Baugé ! »

M. Hy fait une jolie description d'un petit étang perdu sur
le plateau qui domine Gennes, et formé par les eaux pluviales
des landes voisines. Il l'appelle l'étang de Cunault.

« Une source très pure jaillit d'une première cuvette, en
« remplit une seconde, puis une troisième, pour aller se perdre
« enfin, quelques pas plus loin, dans l'étang lui-même, sous
« forme d'un mince ruisseau. C'est au premier bassin qu'il con-
« vient de s'arrêter. La limpidité de l'eau à la surface ne ferait
« pas soupçonner la nature des émanations sulfureuses qui
« s'échappent continuellement du fond, mais qu'il est facile
« cependant de constater en agitant la vase avec un bâton. Un
« pareil phénomène, résultant de la réduction spontanée du
« sulfate de chaux au contact des matières organiques, ne doit
« pas être rare. Mais les effets s'en trouvent d'ordinaire mas-
« qués, comme ici, par l'interposition d'une algue singulière
« vivant en masses compactes à mi-profondeur et retenant le
« gaz sulfhydrique à mesure qu'il se dégage. Ce filtre naturel
« emmagasine le soufre sous forme de cristaux. Puis ce
« soufre est restitué au milieu inorganique : puis il repasse par
« ses diverses combinaisons solides et gazeuses pour être de
« nouveau réduit par les colonies innombrables d'une bactérie
« microscopique qui forme ce filtre naturel. »

Que de transformations chimiques et physiologiques notre botaniste a su voir et analyser dans sa fontaine ! Et, nous dit-il, il y en a pour la suite des siècles : la même provision de soufre servant indéfiniment à entretenir ce circulus !

M. l'abbé Hy avait une façon charmante d'intéresser les profanes à ses plantes. Pour cela, il mêlait l'histoire politique à certains détails de la botanique. Il vous racontait que l'on trouvait une flore spéciale sur les murailles et dans les douves des plus vieux châteaux, parce que leurs propriétaires d'autrefois avaient rapporté, pour l'agrément de leurs dames, des graines de fleurs orientales. Il expliquait par le retour des Croisés, le semis de giroflées et d'œillets de Palestine, qui croissent sur les murailles du château d'Angers. Il montrait comment certaines roses importées d'Italie indiquaient les voies romaines à travers la France. Il me racontait que les ceps de vigne de Chenin, dit le gros pinot de la Loire, sont d'importation bénédictine : dus à un pépin semé jadis par un moine de Saint-Maur au prieuré de Montchenin ; que notre poire de Bonchrétien fut apportée de Hongrie par saint Martin ; que les deux beaux tulipiers d'Echarbot et les premiers *Wellingtonia* qui ornèrent nos parcs angevins furent apportés des Etats-Unis par des compagnons de Lafayette et de Rochambeau ; que de nos jours encore les bateaux transatlantiques nous apportèrent d'outre-mer, attachés à leurs flancs, des germes de mousses ou de fleurs qui ont leur habitat naturel sur les bords du Saint-Laurent. Avec M. Hy l'on apprenait en se promenant le lieu d'origine des plantes étrangères, et la façon dont elles s'étaient introduites en notre pays.

Sa science n'était point livresque ; elle était née de longues et patientes observations ; elle plaisait en instruisant. Elle n'avait pas la sécheresse des nomenclatures et des classifications apprises par cœur dans les livres. Elle se revêtait, aux yeux de son interlocuteur ou de son disciple, du charme de la vie. C'était lui qui avait vu, qui avait observé, qui avait constaté ce qu'il enseignait. Et son enseignement, fruit de ses observations, emportait la conviction.

Un jour, le Baron de Monticour vient le consulter sur la maladie de ses poiriers, qui tous dépérissaient sans cause appa-

rente : — « Ils souffrent de la rouille, dit M. Hy. — Sans doute, dit M. de Monticour, j'ai remarqué cela. Mais l'hiver, mes poiriers ont un air de santé qui m'étonne. — Vous avez dans leur voisinage, réplique M. Hy, un logeur en garni qui est un brigand : il recèle l'ennemi pendant l'hiver et le relance sur vos arbres au moment de la végétation. C'est un genévrier que nous appelons « *Sabina* ». M. de Monticour, très étonné, cherche et ne trouve point le coupable. M. Hy maintient son dire et son accusation. On renouvelle les recherches. Le brigand était assez loin, caché derrière un pailler. Il est condamné et abattu. Les poiriers reprennent vie et portent des fruits abondants. Quelle jolie méthode d'enseigner la façon d'enrayer les ravages des maladies cryptogamiques !

M. l'abbé Hy, par son amour des fleurs simples et un certain dédain des fleurs cultivées et doubles, me donnait l'impression d'un véritable ami de la nature, qui préfère les créatures, telles qu'elles sont sorties des mains de Dieu, à celles qui ont été comme retouchées et surchargées de colifichets par les hommes. Il préférerait la rose des haies, dans le modeste appareil de ses pétales simples, à la rose en boule touffue, pliant sous l'abondance de ses pétales, gagnés par l'industrie de l'horticulteur.

Il était pour le style simple dans les fleurs, comme les écrivains du XVII^e siècle le sont dans la littérature. Ce goût ennemi de la surcharge me fait songer à ce que Fénelon dit de la toilette, qui est la plus belle et la plus seyante quand elle se borne à faire valoir le genre de beauté de la personne qui la porte.

Non pas que notre collègue détournât les horticulteurs d'essayer de créer des hybrides, c'est-à-dire, d'enrichir leurs jardins de plantes et d'arbres nouveaux avec des alliances entre espèces réellement distinctes. Dans une exposition angevine de 1901, il avait noté avec admiration un lot d'orchidées hybrides, dû à M. Verrier-Cachet, dont l'un « bien authentique », dit-il, porte dans son herbier le nom d'*orchis pseudomilitaris*.

Est-ce ce nom de guerre qui excite sa verve ? Il plaisante avec esprit les décisions d'un jury, qui avait récompensé comme hybrides un groupe de *glorinia*, où il n'y avait que des métis

et pas un seul hybride. Et il nous raconte avec sa clarté habituelle, comment se font ou par l'artifice des hommes, ou par le travail des insectes, ou par le souffle du vent, ces fécondations artificielles qui créent les métis, produits bâtards qui ne peuvent captiver son intérêt scientifique.

Il portait si loin son amour de la nature, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, qu'il préférait les arbres non taillés, non émondés, poussant à leur guise en broussailles, aux parcs bien ordonnés, où les arbres sont plantés et maintenus dans leur rang comme des soldats à l'exercice. Dans les grands parcs anglais, on laisse habituellement un coin à l'état sauvage : c'est ce coin-là que notre collègue eût le mieux aimé.

Aussi il m'est arrivé en visitant les forêts vierges des Indes et de la Nouvelle-Zélande, ou en chevauchant dans certaines régions du Sahara, de regretter de n'avoir pas avec moi notre professeur de la Faculté des sciences. J'aurais joui de sa joie et profité de sa science. Là, il eût pu à son aise étudier et classer les créatures de Dieu, que n'a jamais modifiées la main des hommes : les mousses attachées aux troncs des *Kauri* de la forêt australienne ou les fougères géantes qui vivent sur les bords du Wanganui ou les graminées qui tapissent le sol du cap Nord.

M. l'abbé Hy aimait passionnément la science. Aussi avait-il peine à contenir son irritation, s'il rencontrait quelqu'un qui la méprisât ou la dédaignât. Sa figure se contractait comme sous une sensation de douleur. Quand il parlait de ces gens-là, sa lèvre supérieure avait un mouvement de dédain tout particulier. Il défendait la cause de la science avec une ironie satirique, qui ne s'expliquait que par son amour légitime blessé. Malheur à l'ignorant imprudent qui devant lui faisait fi de la botanique ou de toute autre science d'observation ! C'était un ennemi : il niait l'importance et la beauté de ce qui passionnait notre collègue. L'ironie seule est l'arme naturelle pour combattre les ignorants, blasphémateurs inconscients des choses vénérables qu'ils ne connaissent pas.

Pour M. l'abbé Hy la science par excellence, en dehors de la science révélée, est celle qui étudie les œuvres de Dieu. Aussi regardait-il comme un grand honneur d'avoir, par ses

patientes études, déterminé la place de certaines plantes dans l'ordre de la création. Plusieurs de ses conclusions sont devenues classiques. Il a précisé certaines lois de symétrie des inflorescences. Les titres de ses travaux étaient modestes, mais souvent ils cachaient des observations grosses de conséquences.

Après avoir montré le rôle des petits êtres dans l'harmonie générale de la nature, M. l'abbé Hy concluait : « La philosophie de la nature ne sera possible que le jour où les données de l'observation lui fourniront une base suffisante. La vraie science restitue aux forces de la nature leur caractère propre, fait ressortir leur puissance et leurs variétés méconnues. C'est bien l'œuvre de Dieu toujours. »

Au delà de ce que voit le vulgaire, qui ne constate que les effets des phénomènes de la nature, M. l'abbé Hy prenait un plaisir scientifique à en rechercher les causes naturelles dans la lutte des êtres infiniment petits qui pullulent, qui se déplacent emportés par le vent, qui se combattent, qui se dévorent et qui ruinent ou améliorent le végétal ou l'animal sur lequel ils s'abattent. Pour expliquer leur action rapide, ici ou là, il les représente transportés en nuages invisibles et répandus en quelques heures loin de leur lieu d'origine. Il suffit pour cela qu'un courant atmosphérique vienne à souffler soudain d'une région envahie par eux. Et leur translation rapide et leur multiplication indéfinie et leur résistance à la mort complète inspirent à M. Hy une admiration qui se traduit en des pages de vraie poésie descriptive. Il nous fait remarquer que la gelée qui tue le gros arbre n'atteint pas l'être microscopique dont les cellules, sous une apparence de sommeil, gardent leur vitalité et se réveilleront sous l'influence de conditions favorables. Les forts sont tués ; les petits et les faibles échappent à la mort. Puis ces petits travaillent vite. Quelques heures souvent leur suffisent pour accomplir leur œuvre de formation, de maturation du germe, tandis que l'herbe la plus humble, pour mûrir sa graine, doit travailler de longs mois et sous de nombreuses radiations solaires.

Aux gens qui dédaignent, comme inutile selon eux, la science des infiniments petits, notre collègue répète le joli mot de Tyndall sur Pasteur, à l'occasion de ses études sur le vin et la

bière : « Il a donné à son pays plus de millions que les Allemands ne lui en ont enlevés. »

La science de M. l'abbé Hy nous plaît aussi parce qu'elle s'étend, et sans efforts, sur les domaines voisins ; sur la géologie et jusque sur la géographie. Il nous montre comment le tapis végétal qui recouvre le sol indique la composition chimique du terrain : le chataignier, la digitale et certaines bruyères nous apprennent que le sous-sol qui les nourrit est à peu près privé de chaux.

Sur le coteau de Pierre-Bise, qui porte la maison de notre confrère le chanoine Dedouvres, des plaques d'un rouge cinabre éclatant marquent le point unique où cesse le calcaire. Ainsi les lichens seuls signalent aux yeux la différence des roches et peuvent instruire le géologue ou guider l'architecte dans ses recherches de pierres à bâtir.

M. l'abbé Hy semblait prédestiné par Dieu pour faire partie de la première phalange des professeurs de notre Faculté des Sciences. Le plus jeune de son cours, il avait quitté le grand séminaire avant d'avoir atteint l'âge du sous-diaconat. Il fut envoyé à Rennes pour préparer ses examens scientifiques sous la direction du professeur Sirodot. Il vécut là, à l'Oratoire, au milieu de prêtres savants, et se lia d'amitié avec les plus jeunes.

Il venait de conquérir son diplôme de licencié, quand Mgr Freppel annexa la Faculté des Sciences aux deux Facultés de Droit et de Lettres déjà existantes.

Le 10 décembre 1877 il prenait rang parmi ses collègues dans la séance d'ouverture, où l'évêque chancelier prononça sur les sciences un discours programme, qui fit l'admiration de son auditoire.

A la Fête-Dieu suivante de 1878 il paraissait pour la première fois en costume universitaire dans la procession du sacre. Je me rappelle la curiosité sympathique du public angevin, quand il vit dans ses rues des groupes de professeurs de droit, de lettres et de sciences, presque tous jeunes, revêtus de leurs toges rouges, jaunes ou amarantes. Ils symbolisaient la conquête d'une liberté. Et ils sentaient eux-mêmes qu'ils commen-

çaient une grande œuvre : celle de cet enseignement supérieur catholique, pour lequel notre collègue a vécu et travaillé jusqu'à sa mort.

M. l'abbé Hy se lia d'amitié avec le professeur de géologie, M. Hermite, qui, jeune comme lui, partageait son amour passionné de la science et son zèle pour la communiquer à leurs élèves. Ils faisaient ensemble de longues et joyeuses excursions scientifiques. Le botaniste portait sa boîte et le géologue ses instruments de recherche, pic et marteau. Celui-ci revenait quelquefois pliant sous le faix des pierres et des fossiles. C'était, selon M. Hy, le beau temps des excursions.

En 1879, nos deux amis firent une campagne mémorable contre la prétendue découverte d'une fougère primordiale dans les ardoisières d'Angers. Au dire de son inventeur, professeur à la Faculté de Rennes, c'était la plus ancienne plante terrestre connue. Elle était déjà baptisée sous le nom de son patron : *Eopteris Oriei*. MM. Hermite et Hy n'eurent pas de peine à reconnaître que les prétendues feuilles de la fameuse fougère n'étaient que des infiltrations pyriteuses entre des lames d'ardoise, comparables à des taches d'encre comprimées entre les feuilles d'un livre par un écolier désœuvré.

M. l'abbé Hy aimait la science d'un amour *jaloux* et il ne pouvait supporter qu'on la compromit par une préparation insuffisante. Il regardait comme des malfaiteurs ceux qui se faisaient maîtres de botanique sans la connaître suffisamment. Sa sensibilité s'excitait. Il aurait facilement traité de charlatan, certain Allemand qui avait écrit avant lui sur les plantes de la Bible.

On a souvent remarqué que les artistes étaient des gens irritables et supportaient difficilement la concurrence. Cependant on comprend que dans les arts il y ait autant de façons de comprendre et de réaliser ses conceptions de beauté qu'il y a d'artistes. Tel peintre, ou tel musicien, ou tel poète ne peut en vouloir à un collègue de ce qu'il conçoit et exécute d'autres idées que les siennes et selon des procédés différents des siens.

Mais dans la science d'observation, le savant qui a vu et expérimenté tel être ou tel phénomène ne peut admettre qu'un faux savant vienne publier et enseigner des faussetés. La lumière n'admet pas les ténèbres.

Notre collègue avait les qualités du vrai-savant français : la netteté de vue et la clarté d'exposition, même en des sciences étrangères à la botanique. Discutait-il avec un physicien, il l'étonnait par l'étendue et la précision de ses connaissances sur l'électricité, sur la chaleur ou sur la lumière. Rencontrait-il un amateur de plain chant, il pouvait argumenter et soutenir avec avantage sa propre théorie. Dès le séminaire ses confrères avaient admiré cette lucidité qu'il apportait dans son enseignement de maître de chant. Il y a quelques années il publia un chant patriotique sur l'Anjou, dont les paroles et la musique étaient de sa composition.

M. l'abbé Hy fut un traditionaliste en botanique. Il continua la tradition des botanistes herborisateurs, dont certains novateurs, depuis vingt ans, semblaient faire fi. On a vu des professeurs de Facultés qui, penchés sur leur microscope, analysaient la plante sans se soucier d'étudier et d'enseigner à quelle famille elle appartenait. C'était l'abus de l'analyse. De nos jours on s'intéresse davantage à la biologie de la plante, aux conditions de chaleur ou de lumière qui la modifient, à la nature des éléments chimiques qui la nourrissent.

M. l'abbé Hy, lui, suit la grande voie battue par les botanistes classiques du vieux temps. Il porte son principal intérêt aux classifications. N'est-ce pas la bonne méthode ? Celle même qu'a suivie la Providence dans la belle harmonie des êtres, où chacun a son espèce et sa famille. Pour établir à quel groupe se rapporte la plante, il l'étudie dans tous ses détails : il ne néglige aucun signe extérieur qui puisse le guider pour la classer.

A cause de cela il a toujours aimé les excursions botaniques. Il les pratiqua depuis ses années de collège jusqu'à la veille de sa mort. Il nous en a laissé plus d'une peinture charmante. Il prend plaisir à nous rendre l'entrain du départ, la joie des découvertes de la plante rare, les discussions aimables entre excursionnistes. A la fin, il proteste contre les simples touristes qui, depuis quelques années avant la guerre, essayaient de se mêler aux botanistes de profession.

On a dit, et je suis de cet avis, que M. l'abbé Hy donnait toute la mesure de sa valeur professionnelle dans les excursions.

sions qu'il organisait et dirigeait chaque jeudi dans les campagnes de l'Anjou. Aussi au groupe de ses élèves, se joignaient souvent des professeurs et des étrangers venus de fort loin. Il fallait le voir à l'affût de la plante cherchée. D'un coup d'œil il la découvrait quand elle demeurait cachée aux regards de ceux qui l'accompagnaient. A quoi la reconnaissait-il ? A son entourage, à certains plis ou à certaines formes du groupe végétal où elle se cachait. Il la devinait comme certains observateurs distinguent de loin telle ou telle personne à la ligne de ses épaules ou de son dos, à la nature de sa démarche. Quand il l'avait découverte, il en analysait toutes les parties ; en racontait les liens de parenté avec telle ou telle famille ; en indiquait l'habitat ordinaire. Puis les anecdotes historiques abondaient. Il semblait qu'il avait lu tout ce qui avait été écrit sur cette plante. Sa verve n'épargnait pas les bévues qui avaient été commises à son occasion par tel ou tel botaniste trop systématique, ou trop pressé de conclure. Lui, il savait dire : je ne sais pas.

De sa conversation jaillissait un enseignement qui allait bien au delà de la plante étudiée sur le moment. Il suggérait des conclusions plus vastes que ce qu'il disait. Il faisait ainsi l'éducation du botaniste.

Un jour, à propos de rose, s'engagea une bataille homérique entre M. Hy et trois botanistes de notre région. Il s'agissait d'une rose appelée *Macranta* trouvée par notre confrère près de Saint-Barthélemy. Assurément ce n'était pas la rose sans épines. Elle occasionna l'éclosion de plus de dix brochures plus ou moins acerbes. L'un des adversaires de notre confrère dans cette bataille, a bien voulu m'écrire : « La science angevine subit une perte grave en la personne de M. Hy, avec qui, comme botaniste, j'avais de fréquentes et cordiales relations. »

En 1915, le conseil des professeurs du Museum de Paris nommait M. Hy son correspondant officiel. Jusque-là il était bien son correspondant officieux, si j'en juge par les lettres nombreuses qu'il recevait des professeurs demandant ses lumières pour déterminer telle ou telle plante. On s'inclinait toujours devant ses conclusions dictées par la science la plus scrupuleuse.

Voici ce que m'écrivait, le 31 octobre dernier, un professeur de botanique à la Sorbonne, M. Dangeard :

« M. l'abbé Hy était un botaniste universellement connu et estimé : sa mort est une grande perte pour la science. La société botanique de France, dont il était un des membres les plus distingués, ressentira vivement la disparition de ce grand savant... »

La réputation de notre confrère était universelle dans le monde des botanistes et elle rejaillissait sur l'enseignement de notre Faculté.

En 1894, M. l'abbé Levesque, prêtre de Saint-Sulpice, savant auxiliaire de M. l'abbé Vigouroux, demanda à notre collègue d'écrire dans le *Dictionnaire de la Bible* les articles qui relevaient de la botanique. Notre confrère accepta avec bonne grâce et il se mit à la disposition de M. Levesque qui lui envoyait régulièrement les noms des plantes du livre sacré. Il donna ainsi des pages fort instructives pour les lecteurs. Ceux qui s'intéressent à l'archéologie trouveront dans les articles de M. Hy des détails charmants sur les mœurs et l'industrie des Hébreux et des Arabes de nos jours. Ils sentiront qu'il a étudié à la loupe les plantes de la Bible, avec un amour mêlé de religion.

Le dernier opuscule qu'il ait publié est une étude des plantes de la Passion : « des Cèdres à l'hysope ». C'est comme un joli et touchant testament d'un prêtre botaniste, qui achève ses courses au pied de la croix. Notre confrère était déjà retenu sur son lit par la maladie. Il étudie avec piété les plantes que les hommes ont employées dans le drame sanglant de la Passion, — plantes qui ont été empourprées et sanctifiées par le sang d'un Dieu.

Du reste, M. l'abbé Hy aimait la Bible plus que d'un amour de savant. Dans les derniers jours de sa maladie, il priait sa belle-sœur de lui lire certains chapitres de Job, dans lesquels il voulait voir la peinture de sa propre misère et de ses propres douleurs.

Le dernier rêve de notre collègue est bien digne d'un botaniste. Quand l'Institut Pasteur eut hérité de La Maulétrie, propriété de M. Gaston Allard, qui y avait réuni une collection

unique d'arbres, en particulier de chênes, M. Hy fut sollicité de s'intéresser à l'œuvre de l'ancien ami. Il rêva aussitôt de vendre sa maison de ville et de s'installer à La Maulévrie, au milieu de ces bosquets, où il avait si souvent discuté avec M. Allard les questions de leur science commune. Il finirait ses jours dans la contemplation et l'étude des plantes et des arbres qu'il avait tant aimés.

Un jour il vint me chercher à l'École Saint-Aubin et m'emmena avec lui pour étudier la façon dont il installerait une chapelle dans la serre. Je lui promis un autel. Mais là s'arrêta son beau rêve. Comme beaucoup d'autres, qui ont miroité aux yeux de son imagination et très belle et très féconde, il s'est évanoui avant sa réalisation. Ce fut comme un rayon très doux projeté sur ses derniers jours par le souvenir de son vieil ami, le collectionneur de chênes.

Pendant que nous conduisions le corps de M. Hy au cimetière il me semblait que les fleurs de l'Anjou partageaient notre deuil et que la mousse sa filleule *Hyella* pleurait avec nous le parrain dont elle gardera le nom contre l'oubli des générations à venir. Les plantes angevines ne perdaient-elles pas leur ami le plus fervent et le plus savant ?

Un de nos collègues me dit : « On aurait dû placer un bouquet sur la toge amarante qui recouvre son cercueil ». Mais au cimetière la main de son frère y avait suppléé : elle avait recouvert la tombe de branches vertes, et jeté par dessus un bouquet composé de fleurs de son jardin. C'était le symbole de ce que notre confrère avait étudié toute sa vie.

J'aime à me représenter sa joie quand le divin Jardinier, Celui qui a créé les plantes et les arbres, lui aura montré l'ordre même de la création et les lois naturelles qui président à leur croissance, à leur floraison et à leur fructification.

Seigneur, Seigneur, a-t-il pu lui dire, j'ai passé ma vie à étudier l'œuvre de vos doigts ; j'ai enseigné les merveilles de votre création. Bénissez l'Université Catholique pour laquelle j'ai tant travaillé pendant quarante ans.

H. PASQUER,
recteur.